

## Andréanne Godin, Si bleu qu'est notre temps | As Blue As Our Time, AXENÉO7, Gatineau

Elise Anne LaPlante

Numéro 103, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

LaPlante, E. (2021). Compte rendu de [Andréanne Godin, Si bleu qu'est notre temps | As Blue As Our Time, AXENÉO7, Gatineau]. *Esse arts + opinions*, (103), 110–111.



## Andréanne Godin

### *Si bleu qu'est notre temps / As Blue As Our Time*

La cime flottante d'un bouleau, transperçant un mur, attire d'abord notre attention dans l'exposition *Si bleu qu'est notre temps / As Blue As Our Time* d'Andréanne Godin. Comme une image figée, la traversée de la branche en suspension laisse entendre qu'un autre univers se trouve au-delà de cette première pièce. Placées en biais sur le sol, deux roches, chacune marquée d'une ligne de quartz, nous retiennent toutefois en tension le temps d'un instant. L'exposition étant conçue sur mesure pour les espaces d'Axe7, l'artiste, accompagnée de la commissaire Marie-Ève Charron, fait de l'architecture des lieux une partie intégrante de la mise en espace. Dans cette même pièce, une grande fenêtre invite le monde extérieur à prendre part à l'exposition; la lumière du jour s'infiltré dans la salle et la réchauffe, tandis que les arbres que l'on aperçoit dehors entrent en dialogue avec l'installation. Un étroit passage cerné de draperies noires et opaques nous entraîne enfin vers l'endroit où est absorbée l'extrémité des ramifications de la branche de bouleau.

Alors que nos déplacements étaient improvisés et désinvoltes dans le premier espace, une fois dans la deuxième pièce, c'est à une déambulation nocturne dans une forêt que nous prenons part. Un premier dessin grand format, suspendu à la verticale à quelques pas de l'entrée, nous accueille; la faible lumière qui le surplombe s'intensifie, déclenchée par la nouvelle présence de notre corps. Après quelques instants pendant lesquels nous oscillons entre l'instabilité et le réconfort que provoquent à la fois l'obscurité, les quelques degrés ambiants en moins et la présence fantomatique d'autres issues boisées, une lumière qui s'active et s'amplifie graduellement à notre droite nous incite à emprunter un parcours. Cette chorégraphie lumineuse activée par nos déplacements donne ensuite à voir, petit à petit et pour un court laps de temps chacun, les aperçus de paysages forestiers qui s'enchaînent sur de grandes bandes de papier, toutes suspendues

au plafond à divers échelons par des dispositifs en bois naturel. Une forme d'intermittence est imposée par notre propre rythme dans la mesure où il devient nécessaire de bouger pour voir s'illuminer les œuvres. Autrement, notre immobilité nous replonge dans une pénombre presque complète, qui n'est pourtant pas dénuée de sensation: nous sentons la présence des œuvres flottantes, qui sont tout aussi dépendantes de la perception de notre présence pour s'activer.

Avec leur taille imposante – certains font de plus de trois mètres de hauteur – et leur rendu qui reflète le temps long de leur création, les dessins ont une prestance édifiante. Les pigments secs sont travaillés à l'éponge de manière à effacer la fermeté du trait et cette allure estompée évoque la malléabilité et l'effritement dont s'imprègnent nos impressions du passé au fil du temps qui s'écoule. Godin a créé ces œuvres lors de résidences au Vermont et en Finlande, contextes où elle disposait d'un espace physique et temporel pour entreprendre le processus laborieux de leur réalisation. Les paysages dépeints sont façonnés à partir de photographies prises lors de multiples randonnées, mais revisités à la lumière de l'état d'esprit du présent d'un autre lieu. En résulte conséquemment une représentation du chevauchement d'extraits isolés de paysages forestiers et de paysages psychiques de l'artiste. Ils sont aussi caractérisés par la rencontre de deux champs chromatiques, le bleu de Prusse et le brun Van Dyck, qui à leur tour brouillent les sensations de crépuscule, d'ombre et de brume qui cohabitent dans les atmosphères sombres créées. Ensemble, quoique des diptyques et triptyques sont perceptibles, ils forment un seul dispositif installatif. L'expérience est donc réellement immersive, notamment au sens où l'entend le philosophe Emanuele Coccia – pour qui « être immergé dans quelque chose, c'est faire l'expérience d'être dans quelque chose qui à son tour est en nous<sup>1</sup> » –, puisque ce sont des palimpsestes de

#### Andréanne Godin

*Si bleu qu'est notre temps / As Blue As Our Time*, vues d'exposition, 2021. © ADAGP, Paris / SOCAN, Montréal (2021)  
Photos : permission de l'artiste



réminiscences qui rendent tangible le passage forestier dans lequel nous plonge le travail de l'artiste. Le positionnement des dessins, en plus de la danse des éclairages, nous renvoie aux expériences sensorielles des étendues boisées ; notre regard se balade de haut en bas et se perd dans la pluralité des plans de profondeur qui s'affirment dans les dessins mêmes. Leur facture vaporeuse garde l'œil en mouvement comme pour lui permettre d'apercevoir ce qui se niche derrière les troncs, sous la mousse et dans les feuillages. Il s'agit d'un flou qui nous engage dans l'impulsion entre le rapprochement et la prise de recul, mais qui laisse malgré tout transparaître les spécificités de quelques espèces végétales.

Il reste que la forêt que nous parcourons est dépourvue de racines, comme le laissait présager la branche de bouleau qui nous a emmené-e-s vers ce lieu imaginaire. Mis à part le duo de roches, aucune autre composante de l'exposition n'atteint le sol, ce qui donne une impression de volatilité propre à la mémoire. La traversée des deux environnements de l'exposition saisit nos sens de manière à rendre la poésie de la sensation de l'errance en forêt, misant avant tout sur la cinesthésie du processus et du vécu. Nous aurions tort, cependant, de comprendre que Godin sonde des oppositions polarisées – entre l'ombre et la lumière, entre le tourment et la sérénité – et toutes ces dyades semblables issues de la pensée dualiste. En effet, il s'agit plutôt d'une exploration de toutes les complexités et les nuances qui se terrent dans le sentier sinueux qui les relie. Bien que cette exposition s'inscrive dans la continuité d'une recherche ancrée à la fois dans l'intime et le relationnel, ce dont témoigne un éloquent essai de la commissaire à paraître dans la micropublication qui accompagnera le projet, l'artiste s'intéresse ici davantage à l'expérience spatiale et à sa sensorialité dans son rapport aux corps visiteurs. La mémoire des corps est activée par l'intimité que suscite l'exposition ; il s'agit à la fois d'être avec la nature qui

nous entoure et d'être avec soi-même, pour plonger dans les rhizomes de nos propres souvenirs et expériences.

**Elise Anne LaPlante**

---

**AXENÉO7**, Gatineau  
du 10 mars au 15 mai 2021

---

1 – Emanuele Coccia, *La vie des plantes : Une métaphysique du mélange*, Paris, Payot (Bibliothèque Rivages), 2017, p. 89.